

TEMPERATURE

Du 1er octobre 1900.

Table with 2 columns: Time (du matin, Midi, P. M., S. P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 1er octobre. — Indications pour la Louisiane. — Temps — beau mardi et mercredi; vents frais du nord.

LA RETRAITE

—DES—

Etats - Unis.

C'en est fait. Les Etats-Unis se retirent de Pékin. Ils sortent de la bagarre. Comme on peut le voir dans nos dépêches, le général Chaffee a reçu de Washington l'ordre de se replier sur Tien Tsin et de laisser dans la capitale une garde pour protéger la légation des Etats-Unis. Ce n'est certes pas ce qu'a fait de plus mal l'administration de Washington.

Si elle n'avait à son actif que des actes comme celui-là, on aurait pu se féliciter de lui adresser. Qu'allait faire les Etats-Unis dans cette galère, où il n'y a rien à gagner et tout à perdre. Depuis surtout que l'empereur est mis en tête de diriger tout pour tout gâter, il est impossible de prévoir aujourd'hui ce qui arrivera demain ou après demain, qui, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, du Japon même, fera la loi — car tout le monde prétend dominer dans l'Extrême-Orient, et tout le monde y a le même droit ou plutôt la même prétention — personne n'en sait rien, ceux-là même qui se sont engagés le plus avant dans l'affaire, moins que les autres.

En fait, la Chine n'appartient à personne qu'à elle-même. En dehors du maintien de l'ordre et de la protection du commerce, il n'y a au fond de toutes les entreprises qui sont actuellement sur le tapis que des usurpations. Nous ne faisons d'exception pour aucune nation. Et elles sont toutes prises en flagrant délit d'usurpation. Les grandes puissances ont transformé la Chine en forêt de Bondy avec cette lamentable différence que dans la forêt de Bondy, il y avait une police quelconque, tandis qu'il n'en peut exister aucune en Chine, attendu que ce sont les gendarmes eux-mêmes qui se transforment en voleurs de grand chemin.

Hier, nos dépêches nous disaient que les puissances qui s'entendaient comme larrons en foire, étaient la Russie et le Japon.

Aujourd'hui ce sont le Japon et l'Allemagne. Que croire, et à qui se fier désormais? Toute nation qui ne respecte, ne se sent, elle pas obligée, en conscience, de sortir de ce repaire de banditisme international!

Nous ne pouvons donc que féliciter le gouvernement de Washington de l'honnête retraite qu'il fait. Elle honore plus que toutes les entreprises passées, dont quelques unes laissent beaucoup à désirer au point de vue de la morale publique.

Les Grandes Manœuvres

DE L'ARMEE FRANÇAISE.

Paris, 22 septembre.

Les grandes manœuvres se sont terminées par une revue à laquelle assistaient le président de la République et les ministres. On a lu, hier soir, tous les détails de cette fête militaire et patriotique, où tous les cœurs ont battu à l'unisson, comme il arrive toujours lorsqu'il s'agit de l'armée et qu'on oublie la politique. Malheureusement on n'oublie pas toujours la politique, même lorsqu'il s'agit de l'armée; mais, hier, dans les plaines de la Beauce, il en a été un moment ainsi. L'union a semblé parfaite, absolue, et nous sommes sûrs que ce n'était pas seulement une apparence. Au banquet du soir, militaires et civils se pressaient autour du président de la République, et, — que vont dire les radicaux et les socialistes! — le clergé lui-même était représenté par Mgr l'évêque de Chartres, qui a échangé avec M. Loubet les propos les plus constitutionnels, très respectueux de la part du premier, très bienveillants de la part du second. On aurait pu croire que la grande réconciliation nationale se faisait sous les plis flottants du drapeau, et que l'armée était non seulement ce qui nous divise le moins, mais encore ce qui nous rapproche le plus. Est-il besoin de dire que nous souhaiquerions vivement qu'il en fût ainsi? cela dénoterait, de la part de certaines personnes, quelques changements fort heureux.

Quant à M. le Président de la République, nous lui rendons la justice, — et nous le faisons avec un sentiment de reconnaissance à son égard, — qu'il ne néglige rien de ce qui peut effacer dans les mémoires le souvenir de dissensions encore récentes. Il a parlé hier, au château de Mainvilliers, comme il l'avait fait il y a quelques jours à Marseille, et ses paroles continuent de mériter une complète approbation. Dans la haute situation où il se trouve, comment ne verrait-il pas le mal profond qui a été fait par des égarements sur lesquels nous ne voulons pas revenir? Il le voit, en effet; il s'efforce de le réparer, et tous les bons citoyens doivent lui aider. Assurément les paroles, même les plus éloquentes, n'y suffisent pas, et ce qu'il y a toujours d'hétérogène et d'hétéroclite dans le ministère montre que nous ne sommes pas revenus à un état normal. La confusion où les esprits sont tombés a eu des conséquences pratiques qui durent encore. Quand le désordre est partout, il se reproduit dans le gouvernement; et, aussi longtemps qu'il persiste dans le gouvernement, il laisse partout des traces. Mais ce n'est pas la faute de M. le Président de la République. Placé par la Constitution au-dessus de ses ministres dont il n'est pas solidaire, on doit qu'il distingue, en attendant qu'il plaise aux Chambres de l'en séparer. Tout ce que nous pouvons lui demander, c'est de parler toujours, au nom des intérêts permanents du pays, et c'est ce qu'il fait en rendant à notre armée nationale, « cette grande école d'abnégation, de patriotisme et d'honneur », l'hommage qu'elle mérite à tant de titres. Rien n'est donc plus à propos

ni mieux en situation que son langage. Quand il affirme que la France aime l'armée et a pleine confiance en elle, il a certainement raison. Quand il rappelle tout ce que le gouvernement de la République a fait pour l'armée depuis trente ans, il énonce une vérité historique indéniable: nul autre gouvernement n'a fait plus.

Ce n'est pas encore le moment d'apprécier, au point de vue purement militaire, les manœuvres qui viennent d'avoir lieu. Nous sommes convaincus qu'elles méritent les éloges qu'on en a faits, et que M. le général Brugère les a conduites avec « la science, le dévouement et l'activité » que M. le Président de la République a justement loués chez lui. Mais le discours présidentiel a aussi une importance politique. Il retentira dans le pays et y produira la plus salutaire impression. Revenons tous à nous-mêmes après les perturbations morales de ces derniers temps, et ayons confiance dans l'armée pour continuer en silence l'œuvre de reconstitution qui a permis à M. Loubet de dire que, grâce à elle, « l'honneur et les intérêts de la France sont bien gardés ».

Le défilé.

C'est le général Brugère, vice-président du conseil de la guerre et directeur des manœuvres, qui ouvre le défilé. Il est suivi du général Pendeze, major général, et des officiers de l'état-major. Le général Loubet a été salué de son état-major, se placer en face de la tribune pour assister au défilé.

L'armée du Sud.

Le général Lucas s'avance à la tête de l'armée du Sud. Derrière lui, le 5e corps marche, chaque division musique en tête, en formation de masse, par unités.

Accolées, la 9e et la 10e divisions passent dans cette allée dégagée que l'on retrouvera dans tous les effectifs des deux armées. De chaleureux applaudissements les accueillent et les officiers étrangers saluent, particulièrement la 20e brigade d'infanterie, dont le chef, le général Le Loup de Sancy, a été si longtemps chargé de les accompagner aux manœuvres.

L'artillerie de corps défile au pas. On crie: « Vive l'armée! Vive l'artillerie! » L'équipage des ponts et la télégraphie militaire ont beaucoup de succès. Le défilé du 5e corps est terminé à 10 heures 10.

Le 9e corps, commandé par le général Tauchot, lui succède. La 17e division est acclamée; un succès personnel est fait au 125e de ligne qui s'est distingué, ces jours derniers à la manœuvre de nuit de La Tremblaye.

C'est pour la 36e brigade, dont le chef, le général Varigault, a été, on se le rappelle, frappé d'une insolation au cours d'une manœuvre, que se termine le défilé de l'armée du Sud. Il est 10 h. 30. Le tour de l'armée du Nord est arrivé.

L'armée du Nord.

Le général de Négrier monte un grand cheval noir. On crie beaucoup sur son passage: « Vive l'armée! Vive Négrier! » Le 4e corps d'armée défile avec la correction des autres corps et la foule ne se lasse pas d'applaudir les petits soldats.

Le 10e corps recueille également beaucoup de bravos. Le parc aérostique suit la 39e brigade.

Le ballon, attaché à la voiture-treuil, plane à une cinquantaine de mètres. Le vent souffle avec moins de violence qu'au début de la matinée; mais il est encore

assez fort pour provoquer de brusques et dangereuses oscillations. Aucun officier n'a pu monter dans la nacelle. Chaque corps a défilé avec son artillerie. Mais l'artillerie lourde de l'armée est le défilé de l'armée du Nord.

Le déjeuner.

C'est au château de Mainvilliers qu'a eu lieu, aussitôt après la revue, le déjeuner offert par M. Loubet.

La tente qui abrite les 234 invités est dressée dans l'allée centrale du château: elle est en toile avec des rayures rouges et blanches. L'intérieur est orné de faisceaux de drapeaux tricolores et de trophées d'armes.

La table d'honneur occupe le fond de la tente; deux autres tables sont disposées dans le sens de la longueur.

M. Loubet a à sa droite M. Paul Deschanel, président de la Chambre, et à sa gauche M. Waldeck Rousseau, président du conseil.

A la table d'honneur se trouve également le général André, ministre de la guerre, le général Brugère, le lieutenant-général Vonjarlarsky, les ministres des affaires étrangères, de la Justice, du commerce, de l'Agriculture et des colonies, le général de Négrier et le colonel Lucas.

Le toast du ministre de la guerre.

Au dessert, le général André a porté le toast suivant: « Monsieur le président de la République,

« Au nom de l'armée « dont vous êtes le chef suprême », je vous prie de me permettre de vous adresser nos remerciements les plus sincères et les plus respectueux « pour le très grand honneur que vous avez bien voulu nous faire » en venant présider la revue par laquelle se terminent les manœuvres des 4e, 5e, 9e et 10e corps d'armée, des 1re et 5e divisions de cavalerie.

« Cet honneur, nous le devons principalement, monsieur le président de la République, à l'intérêt éclairé et bienveillant que vous portez à tout ce qui touche à l'organisation de notre armée, à ses progrès, à sa valeur physique et morale, à sa puissance matérielle et à son bien-être. »

« En venant au milieu de nous, accompagné par M. le président de la Chambre des députés, le président du conseil et les ministres, vous accentez encore la portée de cet intérêt et de cette bienveillance.

« Ayant assisté aux deux dernières journées des manœuvres, je puis vous affirmer, monsieur le président de la République, que notre armée est digne de l'honneur que vous lui faites aujourd'hui. Elle en est digne par ses efforts soutenus, par son zèle, par son dévouement et par son entière préparation à son rôle glorieux: par la science de ses chefs et par l'endurance de ses soldats.

« Sous l'intelligente et active direction du général Brugère, sous le haut commandement éprouvé des généraux d'armées Négrier et Lucas, nos commandants de corps d'armée, nos généraux et nos officiers de tous grades se sont trouvés placés dans des conditions aussi rapprochées qu'il soit possible de celles de la guerre, opérant sans programme convenu, sur des situations imprévisibles et souvent inopinées. Ces excellentes conditions pour l'instruction de tous ont porté leurs fruits, et nos manœuvres ont singulièrement gagné en intérêt, sans rien perdre de la précision.

« Les manœuvres proprement

dites, le maintien d'anses grosses masses n'étaient pas les seules questions qui devaient nous préoccuper. Il se trouvait là une grave épreuve pour le fonctionnement de nos services de l'arrière, pour le service de nos approvisionnements de toute nature. Tout cela a fonctionné avec une régularité et une précision qui font le plus grand honneur aussi bien au commandement qui donnait des ordres qu'aux officiers chargés d'en assurer l'exécution.

« Aussi, monsieur le président de la République, suis-je fier de me sentir en droit de proclamer devant vous que l'armée que vous venez de passer, en revue est une armée solide, instruite, bien préparée et prête au succès, sur la valeur de laquelle notre pays peut absolument compter.

« Ce toast est écouté debout par tous les convives.

Discours de M. Loubet.

« Messieurs, « Je suis heureux de saluer les officiers étrangers qui ont assisté aux manœuvres. J'espère qu'ils emporteront un bon souvenir de l'accueil qui leur a été fait. Ils pourront affirmer à leurs gouvernements qu'ils ont trouvé sur la terre de France, comme leurs camarades sur la terre de Chine, les sentiments sympathiques et cordiaux de l'armée française.

« Messieurs, j'éprouvais l'au dernier un très vif regret de la suppression des manœuvres à cause de l'état sanitaire. Aussi c'est avec une joie patriotique que je suis venu aujourd'hui assister à la revue qui termine celles de 1900.

« Dirigées par le général Brugère, dont la science, le dévouement et l'activité sont connus de l'armée, elles ont permis de constater les progrès accomplis pendant ces dernières années et mis en lumière la science des chefs, l'esprit de discipline et l'endurance remarquables des troupes de toutes armes.

« Le gouvernement de la République, qui depuis trente ans encourage l'armée de sa sollicitude et ne refuse aucun sacrifice, a le droit d'être fier de ses résultats.

« L'armée a prouvé que la France peut compter sur elle. Le pays avec lequel elle se confond, fait ce qu'il doit à cette grande grande école d'abnégation, de dévouement et de patriotisme.

« Son respect pour les institutions et les lois du pays est la preuve manifeste que les tentatives faites pour l'éloigner de la démocratie seront vaines.

« La sollicitude des chefs pour leurs troupes et la confiance de celles-ci dans leurs chefs, en assurant sa puissance et sa force, nous garantissent que l'honneur et les intérêts de la France sont bien gardés et que le maintien de la paix est plus certain que jamais.

« Au nom de la République, je suis heureux de lever mon verre en l'honneur de l'armée française.

« Ce toast a été écouté debout par tous les convives.

Le toast du général russe.

Le général Vonjarlarsky, chef de la mission russe, prononce ensuite les paroles suivantes:

« Permettez-moi, au nom de mes collègues, de vous dire combien nous avons été heureux d'assister aux brillantes manœuvres de l'armée française, et de l'honneur qui a été fait à nos représentants des puissances étrangères, en nous admettant à applaudir aux progrès de l'armée française.

« Je vous remercie au nom de tous mes collègues de l'accueil chaleureux, de l'hospitalité, de

tous les soins dont nous avons été entourés et dont nous emportons le souvenir dans nos cœurs.

« Je porte la santé de M. le président de la République.

« Vive la France! vive l'armée! »

PETITE AVENTURE.

M. Ujhazy, un comédien hongrois qui jouit à Budapest de quelque célébrité, vient d'être le héros d'une petite aventure dont s'égaie la presse de son pays. « Je me rendais, dit-il, par chemin de fer à Rozsnyo, et je venais de prendre place dans un coupé, lorsque, en m'asseyant, je sentis la présence d'un objet qui édaït sous mon poids. Je me relevai, je regardai et, à mon grand regret, je constatai que j'avais effondré un superbe haut de forme. J'eus beau faire, j'eus beau prodiguer à la coiffe les coups de poings les plus stimulants et passer sur la soie une manche caressante, le mal était irréparable; j'avais fait du luisant cylindre un lamentable accordéon. Pendant que je vaquais à cette occupation un voyageur, assoupi dans son coin s'éveilla tout à coup, il poussa un long gémissement: « Mon chapeau! s'écria-t-il, mon beau chapeau neuf! » et cet homme m'accabla de reproches. J'aurais pu lui représenter que la faute était à lui, qu'il y a des filets réservés aux effets, que c'est aux voyageurs et non pas aux chapeaux que sont destinées les banquettes; mais j'eus pitié de son malheur et je lui présentai, au lieu de ma défense, mes plus humbles excuses. Après quoi, la conscience tranquille, j'essayai de m'endormir. Mais j'avais compté sans mon hôte, lequel ne se consolait point et emplissait le wagon de ses plaintes:

« Un chapeau neuf! Monsieur, tout neuf, que je mettais pour la première fois; Payez moi « mon chapeau! » Ma victime était intolérable: « Combien? finis-je par lui demander. — Six florins, Monsieur. » J'allougeais les six florins; l'homme remercia et se tat; je me remis dans mon coin, je m'assis en propriétaire sur le chapeau devenu mon bien: enfin je pus dormir. Je ne me réveillai qu'en arrivant à Rozsnyo. La pluie y tombait à torrents. Mon compagnon qui descendait comme moi, mit le pied hors du wagon, mais il ne trouva rien; Monsieur, me dit-il, je ne puis aller nu-tête, sous une pluie pareille, rendez-moi mon chapeau! — Votre chapeau? Mais il est à moi; ne vous l'ai-je pas payé? — Mais, Monsieur, qu'en voulez-vous faire? Ce chapeau là n'est plus portable. — Alors il ne vous sera pas plus utile qu'à moi.

« Mais je voudrais l'avoir au moins pour traverser la ville, pour aller chez le chapelier. — Ecoutez, lui dis-je, c'est bien pour rendre ce service. Voilà un chapeau que j'ai payé six florins; donnez-m'en seulement huit et je vous l'abandonnerai... » Et l'affaire fut conclue; je n'avais point perdu ma journée.

Les cartes postales illustrées.

Le docteur H-mbo vient de dresser une curieuse statistique du mouvement de la carte postale illustrée dans les différents pays d'Europe.

C'est la Suisse, relativement à sa population, qui « consomme » le plus de cartes postales. Elle en met 22 millions en circulation par an (7,3 cartes par habitant).

« La Belgique et les Pays Bas viennent ensuite, « consommant » chacune 12 millions de cartes par an, soit 1,9 par habitant.

« Puis l'Allemagne 88 millions (1,76 par habitant), l'Autriche-Hongrie 31 millions, l'Italie 27 millions, l'Angleterre 14 millions, la Turquie 2 millions, l'Espagne 4 millions, enfin, la France, qui ne « consomme » que 0,2 de carte postale par habitant, mais qui en met cependant en circulation la jolie quantité de 8 millions par an.

« L'eau d'Albta étant légère est aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

THEATRE TULANE

« The Duke's Jester. »

La pièce que vient de donner au Tulane M. Fred. Ward, « The Duke's Jester » rappelle beaucoup Triboulet et Higoletto. Au fond, c'est le même sujet. Seulement le « fou » est, cette fois, d'une noble famille et il fait preuve de sentiments élevés, d'un dévouement dont peu de gens haut placés seraient capables.

Il s'agit d'une jeune fille de déshonneur. Le tout finit d'une façon tragique par des scènes profondément dramatiques où M. Ward déploie un rare talent.

Il a obtenu un brillant succès, dimanche et hier lundi, dans ce superbe rôle de Cecoy. C'est la première fois que nous le voyons sortir du répertoire tragique, et il a déployé dans cette pièce des qualités qu'on ne lui connaissait pas à la Nouvelle-Orléans.

GRAND OPERA HOUSE

« The Young Wife. »

Le Grand Opera House vient de commencer sa troisième semaine de la saison. La troupe Baldwin-Melville, dans le mélodrame intitulé « The Young Wife », montre digne de sa réputation et a acquis d'un mouvement son public. Il est très difficile de raconter en quelques mots l'histoire extrêmement compliquée de cette jeune femme qui tombe sous la griffe d'un bandit dont elle devient presque la victime.

Miss Lavinia a déployé de brillantes qualités dans son rôle et elle s'y est fait bruyamment applaudir.

Quant à M. Leighton Leigh, il a très bien enligné son rôle de jeune héros qui convient à son jeune de talent.

C'est un des premiers sujets qu'ait la troupe Baldwin-Melville.

THEATRE « CRESCENT »

« The Man O'Warman. »

Il y avait foule, dimanche soir, au « Crescent ». On y donnait la première d'un drame d'une saveur profondément satirique, car il y est traité tout le sens, question de la construction du canal interocéanique que les différentes puissances veulent disputer aux Etats-Unis.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

Commence le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

Les Tragédies de l'Amour.

XVII

DERNIÈRES ANGOISSES.

(Suite.)

—Mademoiselle, vous n'ignorez pas que je vous aime et vous

m'avez laissé espérer, depuis quelques jours, que vous ne seriez pas, peut-être, insensible à la tendresse passionnée que vous m'avez inspirée.

Colette écoutait les yeux fermés.

Horace, blême, avait les lèvres saignantes sous la morsure de ses dents.

—Mademoiselle, reprit Gaston, estimez-vous que le jour est venu où vous pourriez me rendre infiniment heureux en consentant à prendre mon nom, le nom que je vous offre, tremblant, je le vous assure... tremblant de tout mon cœur... que je voudrais vous offrir à genoux?...

Horace eut le courage de dire: —Alors, Colette, Colette! Elle ne voyait plus.

Elle n'entendait plus. C'était, tout cela, une sorte de cauchemar terrible où elle passait, elle, si douce, elle toute de bonté et de tendresse et de charme et de pardon, jouant un rôle néfaste.

—Colette, est-ce vrai? Même silence. Mêmes supplications.

—Colette... Mêmes n'est-ce pas? Colette, il se trompe... Vous ne lui avez rien promis... vous ne lui avez rien laissé espé-

rer!

Elle se fait. Lui, Gaston, voit bien tout ce qu'il se passe dans ces deux cœurs.

Il sait combien s'aiment Ville-

fort et Colette. Il assiste à leurs souffrances, et cela doit être atroce.

Mais lui-même souffre autant qu'eux, d'une torture plus terrible encore, celle de n'être pas aimé.

Et cela le rend insensible aux autres.

Et il s'obstine, immuable, dans le mal qu'il fait.

—Mademoiselle, dit-il, si vous hésitez à répondre, votre silence me ferait croire à quelque regret... Et, parlant à mots couverts: —Vous rappelez-vous ce qui a été dit?...

—Oui.

—Ce qui a été promis? —Je me souviens... —Dès lors, votre réponse... —Vous la connaissez... voici ma main!

Et elle tendit sa main, glacée, agitée de frissons. Gaston prit cette main. Il y posa les lèvres, respectueux.

Le duc écoutait cela, presque sans comprendre.

Elle se donnait ainsi, devant lui? Elle disposait d'elle-même?... Et c'était un raffinement complet de cruauté et d'ingratitude.

Il ne trouvait rien à leur dire. Il était anéanti. Gaston murmurait.

—Mademoiselle, j'étais bien sûr que vous vous souviendriez de votre promesse, et pourtant,

vous le voyez, malgré tout, malgré cette certitude, j'hésitais, j'avais peur qu'un dernier moment quelque influence étrangère ne pesât sur votre volonté... Je suis bien heureux, infiniment heureux, mademoiselle, je vous jure!

Elle ne lui répondit rien.

Elle avait les yeux fermés pour ne plus rien voir de ces deux émotions terribles chez Gaston, chez Horace, trop de bonheur chez l'un, un trop grand désespoir chez l'autre.

Lorsque Girodias parut vouloir se retirer, Colette se éprouva un soulagement immense.

Elle ne respirait plus.

Elle redoutait de la part de Villefort un éclat de sa colère, un outrage terrible peut-être et irréparable.

Elle se trompait. Pour si troublé qu'il fut, Villefort ne laissa pas échapper un mot à l'adresse de Girodias.

Il n'en avait pas le droit. Cet homme avait le bonheur d'être aimé de Colette... Que pouvait-il y faire, lui, Horace?... Aimé de Colette!...

—Etait-ce bien vrai? —Etait-ce possible? —Et une voix lui disait au fond de l'âme:

—Non, ce n'est pas possible... Regardez-la donc! Vous donc ce visage décomposé, ces larmes prêtes à jaillir... ces lèvres qui sont prêtes à s'ouvrir pour des sanglots... Est-ce que tout cela

trahit l'amour? Est-ce que tout cela ne trahit pas, au contraire, l'accablement, le mystère d'un secret meurtrier?

Gaston disparu, quand Colette elle-même, veut partir, il s'y opposa.

—Colette, vous allez me dire la vérité... —Ne savez-vous pas maintenant tout ce que vous voulez connaître?

—Non, car je suis persuadé au contraire que vous venez de mentir.

—Monsieur de Villefort, vous m'offensez.

—Oui, dit-il avec rage, vous avez menti... Tout à l'heure je vous regardais, je ne vous perdais pas de vue... eh bien, à plusieurs reprises, j'ai cru que vous alliez pleurer... —Les larmes versées ne sont pas toujours des larmes de douleur.

—Larmes de joie, alors? —Peut-être.

—Vous mentez, vous dis-je, vous mentez! Osez donc me répéter que vous l'aimez, cet homme?

—Je l'aime!

Il eut un geste fou de ses deux poings à son front.

Ses ongles le déchirèrent en un mouvement de colère et le sang jaillit.

—Alors vous me trompiez? Vous trompiez ma mère? Vous trompiez tout le monde?

—Oui, je vous trompais.

—Répondez, ces rencontres? Ces rendez-vous?

—Je n'ai rien à vous dire.

—Ah! Colette, Colette, que vous me faites de peine!

Et brusquement, dans une détonation de tous ses nerfs, il tomba sur un canapé, se cacha la tête dans les mains et éclata en sanglots.

La jeune fille fut bouleversée. Elle était préparée à sa colère, à ses reproches, aux cruautés... Mais elle n'avait pas prévu ces larmes...

Et en écoutant ces sanglots profonds, ces sanglots d'enfant qu'ont parfois les hommes, tout son courage s'évanouit, elle sentit se fondre toute son énergie.

Ses yeux se mouillèrent. Instinctivement, elle fit un pas vers lui.

Elle lui tendait les bras. Un cri montait à ses lèvres, lourdes de toutes les tendresses et de tous les baisers qu'elle eût voulu lui donner:

—Mais je t'aime! mais je t'aime!

à elle, et qu'un mot pouvait si aisément changer en une joie folle.

Sur ce front qu'elle entrevoit à demi par les ongles, en un accès de jalouse fureur, elle était tentée de mettre un baiser chaste.

Une porte qui s'ouvrit, un peu de bruit qu'elle entendit derrière elle la fit redresser, mit fin à l'enchantement.

Elle se retourna. C'était le marquis de Villefort. M. de Villefort ne l'attendait point et continua de pleurer.

Interdit, le marquis regarda Colette, l